

## Portrait d'un poète vietnamien

Le rendez-vous était à un carrefour. Une moto a fait demi-tour dans la cohue et s'est dirigée vers nous qui attendions au bord d'un trottoir. Il était sur le porte-bagages.

On m'avait parlé de lui, le poète persécuté, un des derniers grands. Sa vie se résumait en une célébrité tôt acquise et à trente ans de silence et de misère imposés. Il venait d'être réhabilité. Ses ennemis n'étaient même pas morts. Mais les temps changeaient, il n'était plus dangereux.

Il a les cheveux blancs. Une mèche lui descend sur le visage. Il est méfiant sous son béret noir. Le regard est celui d'un gentil, souvent abusé.

Il ne sait pas qui je suis. Il ne veut pas prendre le risque d'avoir des ennuis à cause d'un étranger qui repartira sans se rendre compte de ce qu'il a provoqué. Donc rendez-vous sur une artère passante ; les motos se suivent en détours. Un coin calme est prêt dans un café complice ; le cafetier est honoré de recevoir le poète. Quand on se sépara, il disparaîtra de son côté et nous du nôtre.

Nouvelle rencontre chez l'ami qui me guide dans la ville.

Des écrivains de tous âges sont venus. Certains ont refusé l'invitation à cause des problèmes avec la police. Hoang Câm est l'hôte d'honneur.

Sur une photo prise ce jour-là, on voit surtout la mèche qui lui couvre le front. Tous paraissent respectueux. Je ne sais si on respectait sa poésie ou sa souffrance. Les jeunes ne se privaient pas de dire que la littérature vietnamienne avait besoin de sang neuf, hors du Parti. Hoang Câm approuvait, mais restait un peu à l'écart.

Qui aurait pu lui reprocher ?

Trois ans plus tard à Hanoi, la situation avait changé. L'embargo américain avait été levé, le modèle du capitalisme à la chinoise avait transformé la ville. La surveillance dont Hoang Câm avait été longtemps l'objet se relâchait. Il pouvait recevoir des visiteurs.

Nous décidâmes de nous rencontrer régulièrement. Mes questions l'aidaient à préparer le film documentaire que des américains, vietnamiens de la diaspora, voulaient tourner sur lui.

Il habite avec son fils et la famille de son fils. Petite maison dans une ruelle, non loin de la cathédrale. Il s'installe dans le salon, sur un canapé en skaï noir qui vient de Chine. Il n'y a rien au mur. Une table basse en verre. On le dirait étranger chez lui. A portée de main, un sceau et sa pipe à eau. Il fume de temps en temps, boit du thé, toussote. Il souffre d'un asthme sérieux, ne se soigne pas.

Je ne sais s'il fut un beau jeune homme. Il existe un portrait de lui, peint pendant la Guerre d'Indépendance : une célébration du poète soldat. Casque à étoile sur un visage marqué. Ni beau ni laid. Pas vraiment ardent. La guerre casse les ardeurs.

Ça commence dans une famille de mandarins : ascendance presque obligée, à quoi veillent les lois de la sociologie. On y retrouve à reculons des cadres de l'administration impériale, des romanciers et un poète. Son père, après l'échec aux concours mandarinaux, était devenu médecin. Hoang Câm l'accompagnait enfant dans la campagne pour récolter les herbes, les fruits, les écorces et l'aidait à la préparation des médicaments.

Hoang Câm est un pseudonyme : *herbes jaunes*. Il ne sait pourquoi il a toujours aimé ces mots. Il s'agit d'un remède pour soigner les problèmes ophtalmiques. Très amer.

Comme le sort finalement inscrit en lui.

Il parle d'une boutique près de la cathédrale où un apothicaire vend ce médicament comme autrefois. Un type louche m'y a abordé une fois pour m'emmener dans une fumerie.

Une enfance pauvre, des parents qui ne s'entendent pas, un village au bord de la route mandarine. Le français appris avec passion, l'élève doué qu'on envoie à Hanoi pour ses études secondaires et qui donne des cours aux rejetons de familles aisées, les repas maigres : tout y est, et aussi la vie de bohème, mais en plus grave, plus empreinte de la conscience que l'Histoire est devant soi.

Il écrit beaucoup. Même les censeurs coloniaux lui reconnaissent du talent.

Une petite troupe monte ses pièces dans les maisons communales, sur le parvis des pagodes, dans la cour des familles riches.

Il aime les publics populaires qui gouaillent comme des grenouilles. Il se croit le Shakespeare du Tonkin.

Automne 1946, une de ses pièces est retirée de l'affiche, qui avait causé des remous dans le théâtre. Quelques jours plus tard la guerre est déclarée. Il est engagé dans la XIIème zone de combat et suit le Général Giap.

Ses vers patriotiques circulent, il devient une des voix étendards. Il se souvient des feux de camp, des nuits où il récitait devant mille soldats rassemblés.

Il s'indigne et se bat, écrit et s'enthousiasme, parle des morts et des luttes qui viennent du fond des siècles. Tous les héros de la Nation sont au rendez-vous. Ils aident les héros d'aujourd'hui. Même les feuilles des arbres prennent les armes. Les enrôlements de force, les massacres, les peines du peuple lui dictent des poèmes qu'on recopie et qu'on chante. Certains, dit-il, sont restés dans les mémoires des gens du Nord. Trois sont entrés dans les anthologies scolaires.

Son Salut à la jeunesse, lui vaudra la Croix de Guerre des mains du Généralissime. Il ne l'avait pas signé. C'était le début de la bataille de Diên Biên Phu. Mais Giap reconnaîtra l'auteur. Ni fierté ni amertume en disant cela. Sa voix se dépouille.

Et voilà, la guerre est finie. Les accords de Genève sont conclus. On lui demande de diriger une maison d'édition. Sa première femme et sa fille étaient mortes au début de la guerre. Il ne l'avait appris que de retour de la campagne contre Tchang kai-shek. Il se remarie.

Un an de liberté. Et ça bascule. Le Parti qui règne, les réformes et la Révolution agraire. On fusille, on emprisonne, on fait taire les bourgeois.

Hoang Câm, avec d'autres, réclame la liberté d'expression et la démocratie. Il doit bientôt faire son autocritique et se rééduquer six mois dans une coopérative agricole.

Et l'Histoire se déroule. Dans cet homme qui ne fait plus que témoigner.

Les Américains s'engagent. Le IIIème congrès du Parti radicalise la répression.

Hoang Câm est renvoyé pour deux ans dans une autre coopérative. Il est malade et sous-alimenté, on voudrait bien qu'il meure. Il mange les herbes amères de son nom.

Il s'abîme ce qui lui reste de force et de souffle dans une scierie. Il ne peut plus travailler, c'est la misère. Il n'écrit presque plus.

Avec la fin de la guerre avec le Sud les tenailles se desserrent. Mais régulièrement on vient confisquer ses papiers. Il sauvera quelques poèmes dans sa tête, se les récitant. Heureusement qu'il avait de la mémoire. Poèmes sauvés. Finalement publiés. C'était il y a deux ans. Et cette revanche qu'on lui accorde : le plus beau des poèmes secrets, choisi comme sujet du bac littéraire. On n'avait évidemment pas précisé aux candidats les tribulations de ce texte. Si les poèmes parlaient aussi de ce qui les persécute et les préserve, ils feraient du silence une mer furieuse.

Il raconte peu à peu, chaque jour on reprend le récit. Il demande de ne rien publier sans son aval. La peur encore.

Qu'est-ce que je comprenais ? Je notais, c'est tout.

C'est un poème encore qui lui vaudra la prison dans les dernières années noires. Il avait eu l'inconscience d'envoyer une lettre à une amie en France.

On l'incarcère. On le fait chanter pour qu'il dénonce des complices. Il y laissera presque sa peau.

A ce qu'on dit, il était devenu opiomane ; on obtenait ce qu'on voulait de lui. Il aurait trahi beaucoup de gens à cette époque. Je ne sais si c'est vrai ou un relent de propagande. Il fait partie de la foule des silencieux à être réhabilités, quand le régime se décrispe. L'Association des Ecrivains Vietnamiens l'autorise à publier ses poèmes et son théâtre – rien d'autre.

Nous buvons du thé, un thé vert, très amer. Il prend sa pipe, place une pincée de tabac, l'allume avec une application maladroite. Etre en vie après tout. De quoi s'interroger sur le destin et sur Bouddha. Il se brûle les doigts, tire deux bouffées de sa pipe et se retient de toussoter. Il parle avec une sorte d'assurance courbée, partagé entre la résignation et le besoin de rattraper le temps perdu.

Ses mouvements sont fragiles et secs, comme s'il avait des membres de papiers. On dirait un très vieux grillon.

Un matin, je le vois sortir de l'Association des Ecrivains. Il enfourche son vélo rafistolé, il pédale lentement. Au feu, je l'interpelle. Son visage fermé se détend un peu quand il me reconnaît. Il repart, vacille comme une roue déjantée.

Un homme l'attend devant chez lui. On se connaît. C'est son photographe. Un journaliste qui n'est pas du Nord. Les amis se demandent pourquoi Hoang Câm s'est entiché de lui. On dit que c'est le mauvais génie qui l'aurait reconduit dans les fumeries, et fournirait l'alcool qu'on lui déconseille. On le paie peut-être. On n'en sait rien.

Ou bien est-ce simplement un homme à qui il peut parler. Il y a de moins en moins de gens pour comprendre ce qui s'est passé, de moins en moins pour écouter.

Presque dix ans depuis ce séjour à Hanoi. Je ne l'ai pas revu.

Aujourd'hui on lui permet tout au grand poète, ou presque, les gens ne font pas attention aux vieux grillons. Pas le temps ! Hanoi a cinquante ans de richesse et de liberté tous azimuts à rattraper.

Hoang Câm est vieux et d'une autre époque. Il est d'une autre époque depuis toujours. Il est sorti de la pauvreté grâce à quelques mécènes et vient d'épouser une jeune femme. Il est devenu aveugle, elle le conduit. Elle est née bien après la guerre, mais son père récitait des poèmes de guerre de Hoang Câm. A qui veut l'entendre elle dit qu'elle l'aime depuis toujours sans le connaître.

Le documentaire sur lui n'a été tourné que récemment. Le détail des années difficiles manque. On voit un vieil homme éviter de parler des saccages et des folies arbitraires. Mais trente ans d'un vide douloureux ont tiré de lui ce chef d'œuvre : son visage est un poème qui ne ment pas.